



Le maréchal Oyama, généralissime des armées japonaises en campagne, vainqueur de la récente bataille de Liao-Yang. C'est cet officier général, qui, il y a dix ans, s'empara de Port-Arthur, durant la guerre Sino-Japonaise.

Guesde, Bebel, les grands chefs du parti des sans-patrie, ont péroré à qui mieux mieux. Le premier a prôné les vertus d'une politique temporisatrice et d'usure, même vis-à-vis des gouvernements républicains; les deux autres clamèrent les avantages d'une révolution radicale. Ces derniers l'ont emporté. Cela ne veut pas dire que le volcan social au sein duquel se débattent évolutionnistes (formule Jaurès), et révolutionnistes (formule Bebel); soit à la veille d'entrer en éruption. Non, mais cela présage du gâchis parlementaire, sous toutes les voûtes où couvent des lois de soi-disants représentants du peuple.

Quels farceurs, mes amis, que ces meneurs de prolétaires! Nous avons tous les jours des preuves de leur duplicité. Aussitôt qu'ils fourrent la tête dans une mangeoire gouvernementale, ce ne sont plus les mêmes démocrates à tous crins qu'ils étaient lors de leurs débuts dans la politique. Et les gogos continuent de les payer grassement! Tenez, cela me rappelle un mot que vous connaissez peut-être?

Le papa. — Toto, partage ta pomme avec ta soeur, et partage en frère.

Toto. — Que veut dire partager en frère?

Le papa. — Cela veut dire que tu dois couper le fruit en deux parties et donner la plus grande à ta soeur.

Toto (après réflexion et se tournant vers sa soeur à qui il tend la pomme). — Tiens, partage en frère!

Messieurs, les socialistes, malgré leur masque aux traits de Caton, sont, je le crois, tous plus ou moins Toto dans leur for intérieur.

J'ai encore deux feuillets à remplir avant de me dire votre serviteur, souffrez que je les consacre à la grande guerre. Les Hereros continueront de massacrer des colons allemands, les Paraguayens à menacer du feu l'Assomption, les Arméniens à rouvrir la plaie de l'Empire turc; c'est fâcheux, mais ces jeux macabres sont insignifiants comparés à celui d'Extrême-Orient. Vrai, depuis huit jours, malgré les savantes retraites de Kouropatkine, je suis déçu du côté des Russes.

Ces racontars de savants mouvements rétrogrades font sourire, car on ne fait pas la guerre pour donner des leçons de retraite à l'ennemi! La chose tourne à la grande et sanglante fumisterie.

En somme, Kouropatkine a été vivement culbuté en dehors des lignes de Liao-Yang.

La guerre russo-japonaise entre dans une

nouvelle phase de par le manque de préparation des Moscovites et de par le désarroi survenu dans leur commandement. Comment les slaves pourraient-ils vaincre, eux que conduisent à la boucherie des chefs du type prince Oukthomsky, baron Stakelberg, vice-roi Alexieff. Ces chamarrés sont trop jaloux, trop indisciplinés pour mener une aussi rude tâche à bonne fin. Pauvre Russie, un petit bout de 93 ne te ferait pas trop de mal tout de même!

L. D'ORNANO.

LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Mme la comtesse Anna de Noailles avait douze ans, quand elle écrivit ses premiers vers, des vers mélancoliques et graves où paraît le souci de la mort, bien qu'elle fut très heureuse, et des idylles à la manière grecque. Fille d'un prince roumain, le prince Bassaraba de Brancovan, et d'une Grecque, admirable musicienne, et née à Paris, aux alentours de l'Arc de Triomphe, elle devait réunir en elle les dons les plus précieux et les plus opposés des races orientales et occidentales, une sensibilité aiguë et large, une étonnante faculté d'émotion et de sensation, une originalité verbale imprévue, abondante et saisissante, une pensée violente et passionnée et une imagination si nombreuse et si riche, que, s'étendant à toute la vie elle se serait suffi à elle-même. Brusquement, à dix-sept ans, l'amour de la nature surgit en elle. Jusque-là, elle l'avait ignorée; tout d'un coup elle la regarda, comme la regardent sans doute les enfants qui sont près de la terre. Deux ou trois ans, elle la laissa ainsi s'engouffrer dans son coeur. Puis, comme un vase trop plein qui s'épanche, elle la chanta. Ce fut une révélation, quand parut le "Coeur Innommable", puis l'"Ombre des jours". En vérité, un grand poète était né à la France.

L'auteur de "la Nouvelle Espérance" ne s'arrêtera pas en une aussi bonne voie, son génie nous promet d'autres chefs-d'oeuvres.

POÈTE À DOUZE ANS

Publier à douze ans toute une série de poèmes dans la grave et autorisée "Revue des Deux-Mondes", voilà certes une manifestation peu ordinaire de la pensée. Notre mère-patrie la doit à Mlle Antonine Coulet, de Caen, enfant dont le génie, dans un autre ordre d'idées, ne



Mme la comtesse Mathieu de Noailles, poète et romancier



Mlle Sergine, élève de M. Le Bargy, 1er prix de Tragédie aux récents concours du Conservatoire de Paris

peut guère être comparé qu'à celui de Pascal ou de Mozart. Ces jours derniers, Monsieur Gaston Deschamps, dans le "Temps", entretenait longuement ses lecteurs de Mlle Antonine Coulet, poète du plus grand avenir, qui chante comme les oiseaux virtuoses, dès que quittant leur nid ils prennent leur vol et lancent un premier trille dont la fraîcheur magistrale nous captive d'emblée. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de "l'Album Universel" en reproduisant ici le délicat sonnet suivant, qui, nous le répétons, est l'oeuvre d'un enfant prodige de douze ans, que la gloire guette. L'oeuvre d'un poète de race et non celle d'un versificateur.

CHANT D'AURORE

Ma Muse, levez-vous! Voici le clair matin!
Entr'ouvrez aux chansons vos lèvres demi-closes,
Au fond des bois, dessous les chênes grandioses,
La biche fuit, parmi la rosée et le thym.

Levez-vous! Déjà luit l'aurore au frêle teint.
Près des vieux murs dorés se réveille la rose,
L'alerte papillon sur son beau front se pose,
Caressant son velours d'une aile de satin.

Voyez, sur le cep vert de cette jeune treille,
Cette perfide guêpe, et la prudente abeille,
Et le gros corps velu des bourdonnants frelons.

De diamants nacrés l'herbe fine est couverte,
Levez-vous, il est temps, de votre couche verte,
Laissez flotter au vent vos épais cheveux blonds.

ANTONINE COULET.

À M. LOUIS HENRIQUE-DULUC

député de l'Inde et directeur de la "Politique coloniale" et de "l'Echo de France"

Altier à la tribune et ferme dans la presse,
Le front tout rayonnant d'un invincible espoir,
Vous faites, d'une voix qui tonne ou qui caresse,
Entendre les accents qu'inspire le devoir.

Orgueilleux du blason de la seule noblesse
Que l'humanité puisse aujourd'hui concevoir,
Vous adorez la France, et, fort de son savoir,
Pour elle vous luttez depuis votre jeunesse.

Avec toute l'ardeur du plus pur dévouement,
Vous défendez ses droits et rêvez constamment
De grandir son renom et d'élargir sa sphère,

Et nous, Canadiens, pleins de son cher souvenir,
Nous devons à jamais vous louer, vous bénir,
Car, voyez-vous, la France est toujours notre

[mère!

W. CHAPMAN.